

Faire grand cas : une singulière proposition

Numa Murard, Docteur en Sociologie

Université Paris Cité, France

Résumé

Désireux de faire grand cas de l'enquête et des enquêtés, le sociologue peut s'inspirer de deux grands domaines de la connaissance, la médecine clinique, d'une part, et la littérature, d'autre part. Il en résulte une inversion des valeurs : au lieu que le cas soit le moyen, démonstratif ou illustratif, de fonder ou de consolider une proposition scientifique, hypothèse ou thèse, c'est la science qui devient le moyen d'une restitution de l'expérience sociale en ce qu'elle a de radicalement actuel.

Mots clés

SOCIOLOGIE NARRATIVE, LITTÉRATURE DU RÉEL, MÉDECINE CLINIQUE

Introduction

Faire grand cas de l'enquête et des enquêtés entraîne une singulière proposition, celle d'une inversion de la fin et des moyens : au lieu que le cas soit le moyen, démonstratif ou illustratif, de fonder ou de consolider une proposition scientifique, hypothèse ou thèse, c'est la science qui devient le moyen d'une compréhension de l'expérience sociale de l'enquête et des enquêtés. Pour en venir à la justification de cette singulière proposition, nous examinons les possibilités offertes par les méthodes en usage dans deux grands domaines de la connaissance, la médecine clinique, d'une part, et, d'autre part, la littérature, et discutons les raisons qui en font des sources d'inspiration pour la connaissance du social.

Le modèle de la médecine clinique

Faire grand cas de l'examen du patient, des paroles et de l'expérience du patient, et finalement du patient lui-même, puis distinguer un cas-type, en faire le portrait, en mesurer la variabilité, enfin introduire une hypothèse pouvant ou non être démontrée dans le cadre d'un dispositif hospitalier, d'une pratique : non seulement la médecine clinique est à l'origine de la médecine des preuves, ou biomédecine, mais encore elle a pu coexister avec celle-ci et être à l'origine de quelques-unes de ses plus belles réussites.

Faire grand cas du patient aboutit à remettre sur ses pieds la définition de la santé, et donc aussi de la maladie, qui prévalait au début du XX^e siècle : la norme de

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 28 – pp. 96-107.

FAIRE CAS

ISBN 978-2-925374-27-5- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

santé n'est pas ce qui est décrété par le médecin, mais ce qui est ressenti par le patient. Comme le note Georges Canguilhem, « Il n'y a rien dans la science qui n'ait d'abord apparu dans la conscience et c'est le point de vue du malade qui est au fond le vrai » (1988, p. 53). D'où le paradoxe de la folie au regard de cette définition de la santé, paradoxe d'une maladie qui ne se ressent pas et/ou ne se reconnaît pas comme telle. Michel Foucault a fait fond sur ce paradoxe et mis en évidence que le regard clinique impliquait une forme particulière de domination en décrivant le triangle formé par cet exercice du pouvoir médical : à un pôle le médecin, au second l'institution, au troisième le malade en tant qu'objet regardé. La normalisation est un effet de cet exercice. Cette domination n'empêche pas et même est la condition pour que la pratique clinique rétablisse le malade dans un état normal, état normal dont la définition revêt un caractère éminemment historique. Ce qui se définissait, pour le célèbre Docteur Leriche (dans son Discours d'entrée au collège de France en 1936), comme « Le silence des organes », devient, pour l'Organisation mondiale de la santé (dans l'article 1 de sa Constitution du 22 juillet 1946), « un état de bien-être complet, physique, psychique et social ». Autrement dit, une définition profane du bonheur.

Il revient à Pierre Macherey d'avoir précisé et finalement rectifié ce qui, de l'aveu même de Michel Foucault, relevait d'une « analyse un peu sauvage » (1988, p. 12) et finalement pouvait conforter la perspective traditionnelle. Celui-ci renverse la perspective foucauldienne en reprenant le déplacement du regard opéré par Georges Canguilhem : « Il nous semble, écrit-il, que la physiologie a mieux à faire que de chercher à définir objectivement le normal, c'est de reconnaître l'originale normativité de la vie » (1988, p.116). Ce n'est pas la vie, montre Pierre Macherey, qui est soumise à des normes, agissant sur elle de l'extérieur, mais ce sont les normes qui sont produites par le mouvement même de la vie, cette réalité inachevée, confrontée aux risques de la maladie et à celui de la mort. L'expérience de la maladie, c'est l'expérience d'une normativité par le bas, l'expérience de la norme vécue, l'expérience du corps, non plus du corps que j'ai, mais du corps que je suis : je suis un corps.

Expérience pour soi, mais aussi avec les autres, pour les autres, sous leurs yeux. Se forment, se déforment, se créent des relations sociales et des rapports sociaux. La normativité du vivant imite la normativité du social, qui procède ainsi par invention d'organes et il faut donc, écrit Macherey, inverser le rapport du vital au social : ce n'est pas le vital qui impose son modèle au social, comme le voudraient les métaphores organicistes, mais « le social qui tire le vital en avant de lui-même » (2009, p.25). Chacun peut et doit inventer les règles d'un art de vivre en rapport avec les notions de santé et de normalité. Se développe ainsi, comme le souligne Judith Butler (2022), une esthétique de l'existence qui se joue des normes en jouant avec elles. Le malade peut se ressaisir de l'expérience clinique qui le transforme en objet. Apparaît la possibilité de nouvelles normes de vie, d'une pluralité de normes de vie. Et le rejet de toutes les

formes de stigmatisation, de ce qui rabat l'individu sur une catégorie, le refus de ce qui pousse à classer le cas dans une case, le retournement généralisé du stigmaté.

Écoutant, observant, auscultant, le clinicien fait grand cas. Le sociologue pourrait s'en inspirer, penché sur le social, sur la vie ordinaire, avec le même sérieux, la même gravité. La médecine clinique ferait modèle à la clinique sociologique. À deux différences près : si, premièrement, la mise en valeur et l'interprétation des « cas » en médecine peuvent s'adosser à la biologie, aux sciences naturelles, à la médecine des preuves, à quelle science adosser l'étude de cas en sociologie? De quelles preuves intangibles peuvent se targuer ses vérités? Est-il suffisant de considérer qu'est vrai ce qui est falsifiable? Le nombre de miracles attestés par l'église a dramatiquement chuté depuis un siècle, depuis que l'institution ecclésiastique sélectionne sans pitié les cas en employant les services de la médecine des preuves. Mais les cas sociologiques semblent tous être des miracles parfaitement conformes aux desseins des sociologues qui les emploient à leur propre service. Il y a peu d'exemples publiés, publics, de cas non conformes et, pour cette raison, rejetés. En médecine clinique, l'observation, l'enquête empirique est finalement validée par la théorie. Dans les sciences sociales, la recherche empirique, l'enquête, reste la servante de la théorie, la vestale du temple où trône le fétiche.

Deuxièmement, et surtout, si le regard clinique en médecine a ouvert et ouvre encore à des traitements efficaces et à d'innombrables guérisons, il faut avouer que les sciences sociales en général et la sociologie en particulier n'ont jamais soigné ni guéri personne et ne peuvent même pas prétendre faire du bien à tout le monde. Tout au plus a-t-on vu quelques cas de conversion à la sociologie, d'étudiants notamment, ayant vu le voile de la réalité sociale se lever sur le chemin de Damas de l'Université. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la figure du médecin-sociologue est une figure impossible : soit dystopique, comme la figure de Paul Juillerat, l'inventeur du casier sanitaire des maisons (Juillerat, 1906), dont le combat contre la tuberculose aboutit à une police sanitaire irrespectueuse des libertés; soit utopique, comme l'espoir déclaré par le médecin-sociologue Norbert Elias que la sociologie puisse être une sorte de médecine appliquée à la société.

Le modèle de la médecine clinique se révèle ainsi inspirant, mais trop ambitieux pour tirer un parti scientifique du désir de faire grand cas. C'est peut-être la raison pour laquelle, au début du XX^e siècle, la sociologie est si proche du travail social, domaine où s'affirme le modèle du *Case work* (travail au cas par cas). La sociologie apparaît alors, dans des publications de renom, comme une sorte d'élargissement au collectif du travail par cas. L'*American review of sociology* multiplie les récits rédigés par des travailleurs sociaux sur les groupes de pauvres, de migrants, d'autochtones, sur les bidonvilles, les taudis, tandis qu'en France la *Revue internationale de sociologie* se consacre aux initiatives collectives d'ingénieurs sociaux multipliant les initiatives de ce

que l'on appellerait aujourd'hui l'économie solidaire. Là encore, cependant, quoique moins scientifiquement attesté, c'est le bien-être des cas pris en considération qui fait preuve de la pertinence des actions entreprises. Quant à la sociologie, pour paraître plus scientifique et quoique les transfuges restent nombreux, elle s'est bien vite éloignée de ces formes impures de connaissance et d'action.

Déplacer les points de vue : le problème de la forme

Résigné à n'avoir d'effet que sur la culture, les idées, les représentations, pourquoi le sociologue insiste-t-il ainsi sur la nécessité de faire grand cas de l'enquête et des enquêtés? Dans un ouvrage empiriquement bien fondé sur les récits d'insertion, Claude Dubar et Didier Demazière (1997) avaient proposé que l'usage des cas engageait trois postures différentes : illustrative, démonstrative ou restitutive. Posture illustrative : le cas peut servir à illustrer une hypothèse ou une théorie (c'est un exemple). Posture démonstrative : le cas peut servir à démontrer la valeur de cette hypothèse ou de cette théorie (à condition d'être, comme on dit, « représentatif »). Posture restitutive : il s'agit de restituer l'expérience sociale de l'enquêté, la réalité sociale dans laquelle il vit. Et les auteurs de donner en exemple de cette formule les travaux des tenants d'une sociologie narrative¹. En effet nous pensons, s'il est bien vrai que la sociologie ne soigne pas, qu'elle peut servir à une chose précieuse, que ses résultats peuvent servir à déplacer les points de vue.

Pourquoi et surtout comment faire grand cas permet, mieux que d'autres usages de l'enquête, de déplacer les points de vue? En faisant appel non seulement à l'expression des sensations, des émotions, mais également aux possibilités de l'imagination. Certes l'usage de cas illustrant ou démontrant une hypothèse ou une théorie peut parfaitement aboutir au même résultat, permettre de déplacer le point de vue de celle ou celui qui en prend connaissance. Encore faut-il qu'il parvienne jusqu'au bout de l'article ou de l'ouvrage qui en fait le récit. Autrement dit, au-delà des postures adoptées, nous pensons qu'il faut poser la question de la forme, des formes acceptables pour la restitution du résultat des enquêtes, des formes acceptables, notamment, pour les revues savantes. Ne faut-il pas faire la critique de ce que Lila Abu-Lughod a désigné comme « le conformisme de la forme » (2006, p. 474)? Pourquoi une anthropologue comme Laura Bohannan doit-elle s'excuser, dans la préface de son ouvrage, d'avoir « simplement écrit comme un être humain »² [traduction libre] (1964, p. XIV), si ce n'est parce que les sociologues n'écrivent pas comme des êtres humains, écrivent comme des machines formatées par les textes de leurs collègues et reproduisant indéfiniment le même texte? Pourquoi la plus acerbe des critiques qui figure au menu des comités de rédaction des revues savantes consiste-t-elle à qualifier le texte proposé de « très bien écrit »? Faire grand cas oblige, implique que l'écriture du grand cas soit à cette même hauteur, ni trop haute (boursoufflée), ni trop basse (dévalorisante).

Mais la question de la forme des écrits n'est pas une question seulement formelle, elle est aussi directement reliée à la question des formes du social. À la suite de Georges Simmel nous voyons le social cristallisé dans des formes qui s'inventent, se renouvellent : familles, tribus, clans, corporations, classes, groupes, sectes, équipes, cliques, gangs, etc. apparaissent et disparaissent, varient au gré des circonstances et configurations de la vie sociale. Quelle forme de récit est-elle adaptée à la description des relations sociales qui prévalent dans un salon de coiffure? Le dialogue, bien sûr. Quelle forme adaptée à la trajectoire de l'exclu ou du migrant? La biographie sans doute. À l'expérience du passant? La description peut-être. À un procès privé, par exemple le procès que font des parents à un enfant fautif? Le théâtre, sûrement. À la vie de bureau? Une bande dessinée, pourquoi pas? Les relations entre élèves sur les réseaux sociaux? Un blogue à tous les coups, etc. Or la question de la forme que prend la restitution des enquêtes nous semble à la fois négligée dans les approches et déséquilibrée dans les faits : la narration l'emporte largement sur la description. « On peut certainement dire que partout où il y a une étude de cas, il y a narration », écrit Richard Harvey Brown (1990, p. 314). Selon le jeune Lukacs, « la narration structure, la description nivelle » (1948/1975, p. 147). Mais les longues descriptions (chez Balzac par exemple) sont, selon lui, des moyens de faire vivre le milieu, donc la description, plaide-t-il, n'est pas *ancilla narrationis*, elle est son égale. Comment équilibrer? La question est essentielle : « La forme est la réalité avec laquelle le critique pose des questions à la vie » (Lukacs, 1911/1974, p. 21), écrit-il.

Or cette question est très peu visible dans les travaux sociologiques, elle semble relever plutôt de la théorie littéraire ou de l'esthétique. A-t-on le droit de se poser des questions sur l'esthétique de la sociologie sans être suspect d'esthétisation de la misère, du crime, etc.? Pour évaluer les mérites respectifs de la description et de la narration, Martin Jay (1993) les inscrit dans une histoire du regard : suivant la perspective de la peinture italienne, la narration résulte du regard pétrifiant à distance, par un seul œil collé au Judas, tandis que la description, caractéristique de la peinture flamande, est la mise à plat des objets dans l'espace : « l'art flamand résiste à la tentation de rendre ce qu'il voit sous forme d'allégories ou de généralisations, tentations auxquelles l'art du sud succombe facilement » (p. 107). Nivellement, mise à plat : à la description, il faudrait donc préférer la narration. Les deux « régimes scopiques », écrit pourtant Martin Jay, sont compatibles avec la vision scientifique (baconienne) du monde et leur combinaison, le baroque, permet la multiplication des points de vue. On ne peut s'empêcher de penser, par analogie, à ce qu'Olivier Schwartz (1990) a désigné comme « le baroque des biographies ». Ce qui rend les biographies baroques, c'est que leur sujet poursuit une intrigue, il veut montrer ou démontrer quelque chose, sous prétexte de raconter ce qui s'est passé vraiment, et le sociologue lui aussi poursuit une intrigue, celle de trouver la cause, le coupable. D'où le risque de centrer l'interprétation sur l'individu, d'oublier le collectif, le risque d'une « privatisation de l'histoire » (Apel,

2000). L'intrigue tricotée par l'enquête n'est pas plus égocentrique que celle du sociologue qui l'interprète. Encore une fois la question de la forme est celle d'un équilibre à trouver, un choix dont le sociologue doit peser les conséquences alors que le plus souvent ce choix est fait par commodité, sans même y penser, en fonction du matériau disponible.

Dans cette perspective, nous rencontrons donc la nécessité d'une stylisation des récits par lesquels nous tentons de faire grand cas de nos enquêtes et de nos enquêtés. Des récits qui seraient inclusifs de l'expérience des enquêtés. Cette stylisation, écrit Mikhaïl Bakhtine, consiste en un langage mis en scène « à la lumière de l'autre » (1975, p. 179). Elle oblige en d'autres termes à renoncer à la parole autoritaire (justement absente du roman, sauf sous forme de citation) pour choisir la parole persuasive, celle qui « s'entrelace intérieurement avec notre parole à nous ». Cela suppose, écrit-il, d'apprendre à « ressentir la forme interne de son langage propre comme étrangère » (p. 163) et de s'engager dans le dialogue avec le lecteur. Inspiré comme on sait par les écrits de Rabelais et les formes de la connaissance populaire, Bakhtine définit ce dialogue comme une herméneutique du quotidien :

La vérité ne peut être qu'entre des consciences, dans le mouvement, l'échange, le dialogue toujours ouvert, toujours inachevé, qui est la seule forme d'existence authentique des idées. Et l'expression adéquate de cette vérité ne peut être que romanesque (Aucouturier, 1975, p. 15).

Nous y voilà !

Il faut admettre que cette perspective a des conséquences concrètes sur le développement de la théorie sociologique. Faire grand cas de l'expérience sociale d'autrui et tenter de la restituer n'a pas pour but et ne permet pas d'illustrer ou démontrer une hypothèse ou une théorie du social, cette restitution n'est pas généralisable et ne cherche pas à l'être, car les grands cas sont tous singuliers : « Seul le singulier [écrit encore le jeune Lukacs], poussé jusqu'aux limites extrêmes, est adéquat à son idée, est réellement » (1911/1974, p. 259). Mais cette idée pourrait inversement contribuer à enrichir les métaphores du social. Ainsi que Richard Brown l'a montré, dans sa *Poétique de la sociologie* (1977), les métaphores du social sont les mêmes que celles en usage chez les autres écrivains et se limitent au nombre de cinq : La société comme organisme, comme corps; la société comme machine; le comportement humain comme langage; comme drame; comme jeu ou rôle. Et il y a une très bonne raison à cela : c'est que, s'il existe une poétique de la sociologie, elle n'est pas un produit (ou un sous-produit, si on désire la dévaloriser) d'une activité « scientifique », mais un produit (ou un sous-produit) d'une activité esthétique.

À ce point le sociologue est obligé de se demander si faire grand cas n'aboutit pas à la création de ce que Gilles Deleuze et Félix Guattari nomment des « personnages conceptuels ». Mais les deux auteurs indiquent bien que ces personnages conceptuels

ne se confondent pas avec les « types psycho-sociaux » qui ressortent de l'expérience historique :

Les traits des personnages conceptuels ont avec l'époque et le milieu historique où ils apparaissent des traits que les types psychosociaux permettent seuls d'évaluer. Mais inversement les mouvements physiques et mentaux des types... deviennent susceptibles d'une détermination pensante et pensée qui les arrache aux états de choses historiques (Deleuze & Guattari, 1991, p. 68).

Ces personnages, insistent les deux auteurs, « restent des penseurs et uniquement des penseurs ». C'est Émile, c'est Zarathoustra. Par contre, l'élaboration des types psychosociaux se rapproche d'un art :

L'art ne pense pas moins que la philosophie, mais il pense par affects et percepts... Ce qui n'empêche pas qu'ils passent souvent l'un dans l'autre... Un penseur peut donc modifier de façon décisive ce que signifie penser... mais au lieu de créer de nouveaux concepts qui l'occupent, il le peuple avec d'autres instances, d'autres entités, poétiques, romanesques ou même picturales ou musicales. Et l'inverse aussi bien (Deleuze & Guattari, 1991, p. 64-65).

C'est Don Quichotte, c'est Madame Bovary. Si les récits faisant grand cas des enquêtés ont le pouvoir de déplacer les points de vue, c'est qu'ils n'opèrent pas par concepts, mais par affects et percepts. La figure de l'homme à la rue, par exemple, celui que Jean-François Laé a qualifié de « Grand célibataire » (Laé & Murard, 1993), ce n'est pas un personnage conceptuel, mais un type psychosocial dont la figure opère par condensation, dramatisation, appel aux affects et percepts qui appartiennent à « la chose historique ».

La sociologie est une littérature contemporaine

Le titre de l'ouvrage d'Ivan Jablonka : *L'Histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales* (2014) indique qu'il faut encore élargir la question. En tant que discipline qui se veut scientifique, la sociologie résulte d'une rupture avec la tradition littéraire. Rupture sur laquelle le désir de faire grand cas, en tant qu'il fait surgir le problème de la forme, nous oblige à revenir. Ainsi que le montre Erich Auerbach dans sa *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* (1968), cette tradition littéraire est en effet à l'origine de notre connaissance de la réalité sociale :

La conscience moderne de la réalité (c'est-à-dire de l'histoire en marche, dans laquelle sont plongés les personnages et qui encadre ou même détermine leurs sentiments et actions) trouva pour la première fois son

expression littéraire chez le grenoblois Henri Beyle (Auerbach, 1968, pp. 454-455).

Suivent après Stendhal, Balzac, Flaubert, les Goncourt et en dernier Zola. Ce serait donc le meilleur point de départ pour rédiger nos grands cas. Souvent évoquée dans les cours de sociologie, par une courte révérence, cette référence n'est-elle pas aussitôt mise de côté?

Cette perspective autoriserait en effet, mais aussi, mais obligerait à faire des choix en pesant les avantages et les inconvénients des différents modèles issus de cette tradition.

Dans la mesure où le réalisme sérieux des temps modernes ne peut représenter l'homme autrement qu'immergé dans une réalité globale politique, économique et sociale en constante évolution – comme c'est le cas aujourd'hui dans n'importe quel roman ou film – Stendhal est son fondateur (Auerbach, 1968, p. 459).

Alors que chez Balzac prime la description, qui fait ressortir l'harmonie de la personne avec son milieu, imprégnant « le paysage, l'habitat, le mobilier, les objets, les vêtements, le corps, le caractère, les relations, les opinions, les activités et le destin des individus » (Auerbach, 1968, p. 469). Ce choix se retrouve parallèlement chez Michelet. Balzac force le trait alors que Flaubert est « impersonnel et objectif » et « se borne à exprimer, par le pouvoir du verbe, dans sa pleine subjectivité, le matériau que lui offre Madame Bovary : “Toute l'amertume de l'existence lui semblait servie dans son assiette” » (Flaubert cité dans Auerbach, 1968, p. 481). Il tait son opinion, ne s'identifie pas à ses personnages et ne fait rien pour qu'on s'identifie à eux : « Notre cœur [dit-il], ne doit être bon qu'à sentir celui des autres » (Flaubert cité dans Auerbach, 1968, p. 481). C'est *a fortiori* le cas dans *L'Éducation sentimentale*, de Bruno, le « héros problématique » qualifié ainsi par Lukacs dans sa *Théorie du roman* (1920/1971).

Chez les plus modernes, Virginia Woolf, Marcel Proust, apparaît ce qui est peut-être une limite pour faire grand cas, c'est-à-dire le dialogue intérieur, l'ouverture au subjectivisme unipersonnel ou même multipersonnel si le récit inclut les impressions ressenties par d'autres personnes. Possibilité, écrit Auerbach, d'une dissolution du réel dans le jeu des reflets de la conscience. Richesse de la réalité, mais risque d'un éparpillement en petites sectes. Il écrit en exil pendant la Seconde Guerre mondiale et mesure le risque d'un tel éparpillement : « Le fascisme n'eut guère à user de violence lorsqu'il se répandit dans les pays de vieille culture européenne et absorba les petites sectes » (Auerbach, 1968, p. 546). C'est dire que nous partageons l'inquiétude de Stendhal, éprouvant le désir d'écrire « *my life* » :

Je me suis dit : je devrais écrire ma vie [...] Oui, mais cette effroyable quantité de « Je » et de « Moi »! [...] On pourrait écrire, il est vrai, en se

servant de la troisième personne, il fit, il dit. Mais comment rendre compte des mouvements intérieurs de l'âme? (Stendhal, 1955, p. 6).

En d'autres termes, faire grand cas est donc une option toujours susceptible de sombrer dans la privatisation de l'histoire, l'éparpillement dans les reflets de la conscience, devant les profondeurs et vertiges du moi, le romantisme. La tradition sociologique a pourtant laissé derrière elle quelques grands cas dont les récitants ont paré à tous ces dangers et, suivant Mikhaïl Bakhtine, lâché la parole autoritaire pour la parole persuasive. Qu'il nous soit permis d'en citer deux ou trois, qui traversent le siècle, et dont la caractéristique commune est que leurs auteurs n'étaient pas ou pas seulement sociologues : *Les Chômeurs de Marienthal* (sociologues ou militants de la cause sociale-démocrate et humanitaire?), *Louons maintenant les grands hommes* (sociologues ou reporters et photographe?), *Les employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle* (sociologue ou journaliste?), *Requiem des innocents* (sociologue ou romancier?), *The Classic slum* (sociologue ou fils d'épicier?). Il y en a quelques autres, mais ils restent peu nombreux.

Fils de commerçant, lui aussi, l'anthropologue chinois Lin Yaohua écrit : « La science n'est rien de plus qu'un sens commun réfléchi »³ [traduction libre] (1974, p. 229). Si quelque chose échappe pourtant au sens commun, c'est bien la relation d'enquête. Celle-ci n'est pas une relation sociale « normale », elle est bien souvent une source inépuisable de trouble, d'angoisse, de panique morale, de tristesse, de dépression, de colère, à laquelle répond souvent la fuite, le déni, le repli sur les zones rassurantes du conformisme méthodologique et théorique. L'anthropologue et inventeur de l'ethnopsychiatrie Georges Devereux a écrit un essai devenu classique pour inciter les chercheurs à cheminer *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Nous suggérons de faire le contraire, de cheminer de la méthode à l'angoisse. Mais comment faire entendre au lecteur le moment où le chercheur est passé de la réflexion silencieuse au monologue à haute voix? Insérons un podcast! Pierre Bourdieu écrit à propos de *L'Éducation sentimentale* :

L'Éducation sentimentale restitue d'une manière extraordinairement exacte la structure du monde social dans laquelle elle a été produite et même les structures mentales qui, façonnées par ces structures sociales, sont le principe générateur de l'œuvre dans laquelle ces structures se révèlent (Bourdieu, 1993, p. 68).

Mais Flaubert, qui passait sa vie dans l'angoisse de ne pas trouver le mot juste, écrivait ceci

Il faut avoir, avant tout, du sang dans les phrases, et non de la lympe, et quand je dis du sang, c'est du *cœur*. Il faut que cela batte, que cela palpite, que cela émeuve. Il faut faire s'aimer les arbres et tressaillir les granits (Flaubert cité dans Seginger, 2001, p. 488).

Et s'il fallait lui décerner un diplôme de sociologie, on citerait également ceci, tiré des notes préparatoires à l'écriture de *Salammbô* : « Salammbô était devenue bourgeoise. Plus d'exaltation, elle envisageait les choses telles qu'elles étaient » (Flaubert, 2001, p. 362).

Compréhension et politique

L'article éponyme d'Hannah Arendt (1980) est une critique des sciences historiques qui se privent de la possibilité de comprendre le nouveau, l'actualité, les commencements, en raison de leur propension à ramener l'inconnu au connu, au lieu, suivant le mot de Nietzsche de « dissoudre le connu dans l'inconnu : mais la science veut faire l'inverse et elle est poussée par l'instinct de ramener l'inconnu au connu » (Arendt, 1980, p. 80). Le nouveau, pour l'auteur, le commencement, c'est le totalitarisme : fascisme, bolchevisme, nazisme, que les sciences historiques s'épuisent à ne pas comprendre en cherchant à le rabattre sur d'autres régimes politiques, tyrannie, despotisme, dictature, impérialisme, etc. Comprendre suppose d'accueillir le nouveau dans son irréductible nouveauté, d'où le parallèle entre le commencement et la naissance. Tout commencement (d'un événement) est une naissance, toute naissance (d'un être humain) est un commencement. Si les événements et les êtres humains ont une fin, au moment de laquelle il devient possible de les comprendre, la compréhension, elle, n'a pas de fin, elle est « un processus complexe qui n'engendre jamais de résultats sans équivoque » (Arendt, 1980, p. 66). Faire grand cas suppose donc de contester « l'approche scientifique qui déduit le sans-précédent du précédent, serait-ce au prix d'une description en évidente contradiction avec le réel » (Arendt, 1980, p. 71). Faire grand cas trahit donc sans doute la propension, peut-être malade, à considérer que le nouveau, l'actuel, mérite cette inversion de la fin aux moyens : que la découverte devienne le moyen de l'enquête en vue de saisir ce qui ne peut l'être autrement sans attendre l'envol de la chouette de Minerve.

Notes

¹ Parmi lesquels Jean-François Laé, Annick Madec et Numa Murard, fondateurs de l'Atelier de sociologie narrative.

² « *Here I have written simply as a human being* » (Bohannon, 1964, p. XIV).

³ « *Science is no more than an organized common sense* » (Yaohua, 1974, p. 229).

Références

- Abu-Lughod, L. (2006). Writing against culture. Dans H. L. Moore, & T. Sanders (Éds), *Anthropology in theory: Issues in epistemology* (pp. 386-389). Blackwell.
- Appel, K.-O. (2000). *Expliquer-comprendre. La controverse centrale des sciences humaines*. Éditions du Cerf.
- Arendt, H. (1980). Compréhension et politique. *Esprit*, 6(42). <https://esprit.presse.fr/article/hannah-arendt/comprehension-et-politique-26554>
- Aucouturier, M. (1975). Préface. Dans M. Bakhtine (Éd.), *Esthétique et théorie du roman* (pp. 3-52). Éditions Gallimard.
- Auerbach, E. (1968). *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*. Éditions Gallimard.
- Bakhtine, M. (1975). *Esthétique et théorie du roman*. Éditions Gallimard.
- Bohannan, L. (1964). *Return to laughter: An anthropological novel*. Anchor Books.
- Bourdieu, P. (1993). *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Éditions du Seuil.
- Brown, R. H. (1977). *A poetic of sociology: Toward a logic discovery for the human sciences*. Cambridge University Press.
- Brown, R. H. (1990). Narrative in scientific knowledge and civic discourse. *Current Perspectives in Social Theory*, (11), 313-329.
- Butler, J. (2022). *La vie psychique du pouvoir*. Éditions Amsterdam.
- Canguilhem, G. (1988). *Le normal et le pathologique*. Presses universitaires de France.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie*. Éditions de Minuit.
- Demazière, D., & Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*. Nathan.
- Devereux, G. (1998). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Flammarion.
- Flaubert, G. (1973-2007). *Correspondance (1830-1857)* (5 vol.). Éditions Gallimard.
- Flaubert, G. (2001). *Salammbô*. Flammarion.
- Foucault, M. (1988). Entretien avec André Bertin. *Les cahiers du GRIF*, (37-38), 8-20.
- Jablonska, I. (2014). *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*. Éditions du Seuil.
- Jay, M. (1993). Le régime scopique de la modernité. *Réseaux*, 5(61), 99-112.
- Juillerat, P. (1906). *Le casier sanitaire des maisons*. Rousset.

- Laé, J.-F., & Murard, N. (1993). Célibataire à la rue. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3(113), 31-39.
- Lukacs, G. (1971). *Théorie du roman*. Éditions Gonthier-Villars. (Ouvrage original publié en 1920).
- Lukacs, G. (1974). *L'âme et les formes*. Éditions Gallimard. (Ouvrage original publié en 1911).
- Lukacs, G. (1975). *Problèmes du réalisme*. L'Arche éditeur. (Ouvrage original publié en 1948).
- Macherey, P. (2009). *De Canguilhem à Foucault, la force des normes*. La Fabrique Éditions.
- Schwartz, O. (1990). Le baroque des biographies. *Cahiers de philosophie*, (10), 173-183.
- Seginger, G. (2001). La genèse d'un vieux projet. Dans G. Flaubert (Éd.), *Salammbo* (pp. 483-493). Flammarion.
- Stendhal. (1955). *Œuvres intimes*. Éditions Gallimard.
- Yaohua, L. (1974). *Golden wing: A sociological study of chinese familism*. Greenwood press.

Pour citer cet article :

Murard, N. (2023). Faire grand cas : une singulière proposition. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (28), 96-107.

Numa Murard est sociologue, professeur honoraire des Universités. Ses recherches portent sur le social en tant que récit articulé aux autres récits qui constituent le réseau des savoirs en sciences humaines. Il a notamment publié *La morale de la question sociale (2003)*, *La Dispute et Deux générations dans la débîne*, *Enquête dans la pauvreté ouvrière (2012)*, *Bayard (avec Jean-François Laé)*. Il a fondé avec Jean-François Laé et Annick Madec *l'Atelier de sociologie narrative (en ligne sur sociologienarrative.com)*.

Pour joindre l'auteur :
numamu@wanadoo.fr